

LE SOIR



L'Angleterre, c'est classe, mec ! Même leurs clébards... » Le *God Save the Queen* embrase la salle, sur une projection d'un camion en gros plan passant à toute allure, le long d'une clôture. Sur le plateau, dans une semi-pénombre, entre des murs de bâches, un homme se rase devant un miroir de poche. Près de lui, un bidon d'eau, un seau, une lampe.

On ne sait d'où il vient. Il a la rage de parler, aux spectateurs, à sa mère, à l'autre (une part de lui-même ? un autre passeur ?). Se la joue-t-il, son histoire ? Il est passeur de migrants, cynique vendeur d'espoir pour l'Eldorado qu'ils appellent tous Angleterre. Et sans doute a-t-il été migrant lui aussi.

« *Tu paies pour avoir une place dans la file d'attente.* » Il défend « son parking ». Il reconnaît « *la mélancolie toxique du regard* » de ceux qui tentent encore une fois de plus le passage vers l'Angleterre. Il évoque aussi les barques surchargées, celles qui coulent. Cinq, ça peut encore aller, dit-il en substance, plus, tu risques de perdre ta clientèle ! Il explique ce qu'il vous offre pour le prix, pourquoi il faut acheter de très bonnes chaussures de sport, pourquoi il faut être en bonne condition physique (courir derrière un camion, sauter dedans !), pourquoi il faut se couper les cheveux (« *c'est croire au futur* »). D'ailleurs, sous son bonnet, lui aussi a la tête rase. « *Faut brasser la matière grise mec !* »

Tente-t-il de se convaincre ? Est-ce la source de cette forme de surjeu dans le verbe, dans une logorrhée un peu brutale comme celle d'un adolescent, pas tout à fait maître des mots et des slogans qu'il utilise, avec cynisme et dérision ?

Le malaise est croissant, des failles apparaissent. Il rêve de Vienne, du café Jelinek, de la musique de là-bas. Une larme coule. Il parle du palace qu'il fait construire au pays. Chaque passage de camion est douloureux. Et puis, il y a cette histoire qui le travaille, cette fille, « *une marchandise* », dit-on, pas assez soumise... La violence, le piège.

Reprenant son sac à dos, il finit par se fondre dans la masse des migrants qui marchent sur l'écran. Le silence de la salle est profond. Troublant, percutant, par son angle d'approche, hors clichés de l'immigration et sans jugement ni accusation, *Angleterre, Angleterre* gifle les « bonnes » consciences qui mettent sur le dos des passeurs les drames des migrants, dans la jungle de Calais, comme ailleurs.

Ce spectacle très fort, par l'écriture d'Aiat Favez (né en 1979, quelque part au Moyen-Orient nous dit-on), est proche des no man's lands noirs de Koltès, avec ses échappées d'humour, ses refrains obsessionnels, ses rapports de force.

La mise en scène de Hamadi, sobre, est partagée entre les points d'accroche des accessoires, progressive dans l'angoisse et le désespoir. Y participent les lumières glauques de Frédéric Nicaise, la scénographie prégnante d'Olivier Wiame, avec ses bâches de tout camp de réfugiés, ses vidéos sombres, belles.

Et puis, il y a l'interprétation de Soufian El Boubsi, aiguë comme une lame de couteau, tendue, prête à se rompre, très (trop) sonore en début de jeu, plus nuancée et plus complexe au fil de la pièce. Ce spectacle-là, une performance d'un seul souffle, vit par le corps et le verbe d'El Boubsi, il se donne à voir par l'oralité et laisse la liberté de jugement de chacun intacte. Un exploit !